

Et voici une pièce intitulée *l'Automne* d'un charme rare et ingénu à la fois :

Voici venu le froid radieux de septembre :
 Le vent voudrait entrer et jouer dans les chambres ;
 Mais la maison a l'air sévère, ce matin,
 Et le laisse dehors qui sanglote au jardin.
 Comme toutes les voix de l'été se sont tues !
 Pourquoi ne met-on pas de mantes aux statues ?
 Tout est *transi*, tout tremble et tout a peur ; je crois
 Que la brise grelotte et que l'eau même a froid.
 Les feuilles dans le vent courent comme des folles ;
 Elles voudraient aller où les oiseaux s'envolent,
 Mais le vent les reprend et barre leur chemin :
 Elles iront mourir sur les étangs demain.
 Le silence est léger et calme ; par minute
 Le vent passe au travers comme un joueur de flûte,
 Et puis tout redevient encor silencieux,
 Et l'Amour qui jouait sous la bonté des cieux
 S'en revient pour chauffer devant le feu qui flambe
 Ses mains pleines de froid et ses frileuses jambes,
 Et la vieille maison qu'il va transfigurer
 Tressaille et s'attendrit de le sentir entrer...

Personne n'excelle comme M^{me} de Noailles à nous donner des visions champêtres d'un paganisme aussi exquis. Gaston Deschamps, en rendant compte du *Cœur inimmuable* a très heureusement noté « le panthéisme libérateur » de ces poèmes (1). C'est que leur auteur ne s'est pas amusé à faire de la rhétorique, à combiner les souvenirs plus ou moins égrillards que Méléagre ou Théocrite laissent dans la mémoire des collégiens adultes qu'on appelle les hommes. Naïvement, comme le regretté

(1) *Temps* du 7 juillet 1901.